

Ecoute-moi

De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage, sous ses bras. Pourtant il a froid. Le vent du nord s'est mis à souffler lorsque la nuit a commencé à tomber, inondant le ciel d'un rouge sanglant. Il ne comprend pas pourquoi il transpire alors qu'il a froid. Ce n'est pas normal. Même ses mains sont moites. Il n'aime pas ses mains. Elles sont grosses, et il ne sait jamais quoi en faire. Souvent elles tremblent sans qu'il sache pourquoi. Son cœur aussi tremble. Il trébuche dans sa poitrine comme s'il allait tomber, ou s'arrêter de marcher, et ça lui fait peur. Quand il en parle à sa mère, elle se moque de lui. Il se sent alors ridicule et honteux.

Faustine est en retard. Comme d'habitude. Et aujourd'hui, elle est tellement pressée de rejoindre Victoria qu'elle en devient maladroite. Même si d'ailleurs c'est inné chez elle. Tout lui échappe des mains. Même le bonheur, dit-elle parfois. Mais pas ce soir. Ce soir, le bonheur est au rendez-vous.

« Merde ! » Son rouge à lèvres a roulé sous le lit et...impossible de le retrouver. Éclairer avec son téléphone...mais où est ce foutu téléphone ? Au même moment elle l'entend sonner. Aux toilettes. Elle l'a encore oublié à côté du lavabo. Elle court, pensant que c'est Victoria qui l'appelle, dérape dans le virage et se retrouve par terre. Elle se relève vite malgré une douleur au genou. Attrape le téléphone. Trop tard. Elle regarde. C'était juste sa mère. Elle la rappellera demain.

Le rouge à lèvres. Sous son lit. Même avec son téléphone, elle ne le voit pas. Le balai ! Elle l'attrape, et, à quatre pattes, ramène tout ce qui se trouve sous son lit. Au milieu des poussières enchevêtrées, elle l'aperçoit et, soulagée, s'en empare délicatement. Une culotte oubliée là depuis une éternité trône au sommet des moutons accumulés depuis...heu...une année peut-être ? réalise-t-elle, soudain horrifiée de tant de laisser-aller. Elle repousse tout sous le lit et décide de s'en occuper plus tard. Demain... ou un autre jour. On verra plus tard. Car Faustine est la reine de la procrastination, mot qu'elle déteste, qu'elle trouve rebutant, moche, injuste et...quelle horreur ! CULPABILISANT !!!

Retour à la salle de bain. Le rouge à lèvres est tout mou, il s'étale partout ! Une serviette pour essuyer. « Au secours ! Non, pas de panique. Respiration-relaxation. De toute façon, elle m'attendra. Quand on aime quelqu'un on l'attend. Et Victoria m'aime.

Allez, les chaussures maintenant. Mes bottines rouges seront parfaites avec ma veste noire. Ho non ! Elles sont tachées. C'est bizarre, on dirait du sang. Quelqu'un a dû saigner du nez à une soirée. Pas grave. On verra demain, ou après-demain. De toute façon dans le noir, personne ne s'en rendra compte.

Dernier regard dans le miroir de l'entrée, bof ! Non, quand même ça va. J'ai bien masqué mes cernes. Et demain, rendez-vous chez l'esthéticienne. Ce ne sera pas du luxe !»

Elle prend l'ascenseur. « C'est plus sûr se dit-elle, quand on habite au cinquième étage, un accident d'escalier est vite arrivé !».

Elle traverse le porche à grand pas et déboule sur le trottoir sans voir que... Aie ! Quelqu'un arrivait sur sa gauche.

Un homme d'une trentaine d'année qui a l'air un peu perdu et qu'elle bouscule légèrement. Elle le regarde froidement, indignée, comme si c'était sa faute à lui, et comme s'il était la cause de son retard. Pourtant ses yeux d'un bleu métallique, la mettent mal à l'aise. Entre agacement et pitié, elle lui jette un bref regard et s'élance sur le trottoir, déjà éblouie par l'image de Fanny l'attendant à la porte du restaurant.

Si Louis n'est pas bien ce soir, s'il transpire autant, c'est à cause de cette fille. Il l'a suivie sans vraiment savoir pourquoi. Il n'a pas pu s'en empêcher. Il marchait sur le trottoir et soudain elle est apparue, sortant précipitamment d'un porche juste devant lui. Elle a heurté son bras involontairement, le bousculant légèrement sans même s'excuser. Juste un regard rapide et hostile qui l'a blessé. Son cœur s'est serré. Il a tenté de se raisonner : c'est sans doute parce qu'elle est très pressée. Ou maladroite malgré ses grands airs. Ou peut-être qu'elle a eu peur. Il sait qu'il n'est pas très beau avec ses yeux écartés d'un bleu d'acier, et ses arcades sourcilières proéminentes. Ce visage lui a valu les moqueries des autres enfants depuis la maternelle jusqu'au collège. Après il est allé dans des structures spécialisées où plus personne ne le trouvait bizarre. Il était comme les autres enfants de la structure, c'est à dire différent. Pourtant, Louis est intelligent.

Mais pour cette fille ce soir, ce n'est pas pareil. Il sait. Il a compris qu'au moment où elle l'a bousculé, puis ignoré, elle était préoccupée. Elle n'a pas vu son sourire doux, son regard empli du besoin de compter pour quelqu'un, de partager juste quelques mots. Ce désir. Ce manque. Être Louis dans le regard de cette fille. Pour cette fille. Quelques instants seulement.

Elle a tourné à droite et accéléré le pas. Tout d'abord il l'a suivie à quelques mètres de distance, puis lentement il s'est rapproché. Arrivé à sa hauteur, il l'a frôlée. Il voulait juste sentir furtivement son parfum. Deviner la couleur de ses yeux. Peut-être entendre sa voix... Il ne lui voulait pas de mal. Non, il ne voulait pas lui faire de mal. Juste voir dans son regard un peu de sympathie. Non, même pas. Un peu de considération. Oui. C'est ça. Un peu de considération. Un regard qui le reconnaisse, qui l'autorise à exister, un regard qui lui dise « Bonsoir, Monsieur, comment allez-vous ? ». Un regard qui lui rende sa dignité.

La rue est déserte. A vingt et une heure, tout le monde est rentré chez soi par ici. Ou presque. Il ne reste que les fêtards. Ou les solitaires malgré eux, les esseulés de la vie, à la recherche d'une rencontre éphémère. Quelqu'un avec qui partager quelques verres en racontant des conneries, rire sans raison et pleurer sur un amour disparu. « Dis, quand reviendras-tu ? » chante Barbara dans la radio du bar en haut de la rue.

Les réverbères éclairent si faiblement que l'on n'y voit pas à cinq mètres.

Une odeur d'urine émane du mur jouxtant un bar de nuit fermé depuis longtemps, transformé en squat où quelques sans-abris dorment parfois. Les locaux étant vides, ils sont juste protégés par des bâches épaisses que maintiennent de lourdes pierres. Louis sait qu'il ne doit pas trop traîner car sa mère l'attend. Cela fait trente ans qu'elle l'attend tous les soirs. Avec ses reproches incessants. Ses sous-entendus. Ses menaces de le faire enfermer s'il lui désobéit. Cet amour qu'elle brandit comme une arme absolue et face à laquelle il ne peut que baisser les yeux. Pourtant elle ne l'embrasse jamais. D'ailleurs il détesterait ça. Elle le traite juste comme un objet fragile et encombrant, ignorant elle-même ses véritables sentiments pour lui.

« Louis, tu veux me faire souffrir ? Où étais-tu encore ? Tu ne veux pas me le dire ? Tu sais bien que je ne veux que ton bonheur ! Tu comprends Louis ? Que ton bonheur ! »

Le bonheur... ce mot lui donne envie de pleurer. Il ravale ses larmes et part s'enfermer dans sa chambre.

Mais ce soir, devant cette fille surgie devant lui, il veut découvrir ce que peut être le bonheur. Il a accéléré pour la rattraper. Il lui a juste effleuré le bras. Avec d'infinies précautions, dans un geste presque suspendu, tel un peintre impressionniste effleurant la toile avec une immense délicatesse.

Elle s'est retournée affolée. Quand elle l'a vu, elle s'est légèrement calmée. Comme si elle avait compris qu'elle n'avait rien à craindre, découvrant son regard doux et enfantin dans ses yeux bleus acier. Alors Louis s'est senti rassuré lui-aussi. Il l'a regardée. Il lui a parlé.

« Excusez-moi ...on... on ne se connaît pas. Mais si...si vous avez un peu de temps on pourrait...heu...aller boire un verre par là, pas bien loin, et surtout pas longtemps...heu, enfin si vous voulez. Ce... ce serait bien quoi...»

Surpris lui-même par son audace, il bégaye, les mots sortent hachés de sa bouche, et crèvent comme des bulles d'espoir dans la nuit.

Faustine le regarde quelques instants, étonnée, puis elle se met à rire. Un rire qui résonne dans l'obscurité silencieuse, un rire humiliant, insupportable. Un rire qui se fracasse contre la douleur de Louis de n'être qu'un enfant dans un corps d'homme.

Un rire qu'il doit faire cesser.

Alors brutalement, instinctivement, comme pour se sauver lui-même, il se jette sur elle et de son poing la frappe au visage de toute ses forces pour faire taire ce rire horrible. Elle tombe dans un bruit sourd.

Puis il ramasse une pierre qui maintient une bâche du bar abandonné et tape encore, comme pour écraser un insecte, ou un serpent venimeux. Elle n'a pas crié. Du sang gicle un peu partout. Quelques minutes plus tard, il tombe à côté d'elle, épuisé.

« Vous avez raison, mieux vaut en rire ! » chuchote-t-il.

Le visage de Faustine n'est plus qu'un amas de chaire sanguinolent, son corps ne bouge plus.

Il pense qu'elle est morte.

Du sang macule le visage de Louis et lui donne l'allure d'un clown échappé d'un livre de Stephen King.

« Vous avez raison, mieux vaut en rire ! » répète-t-il, et il se relève, titubant, soudain conscient d'être happé dans un vide dont il ne reviendra jamais.

A quelques mètres, dans le squat, des voix inquiètes parviennent jusqu'à lui. Il voit les bâches remuer. Il reprend alors sa route, sans fuir, indifférent à ce qui l'entoure. Parvenu à la Fontaine des Amours, il se nettoie le visage et les mains du sang qui commence à sécher. La lune se reflète dans l'eau du bassin où se répandent des traînées rouges.

Sur le chemin du retour, il ne comprend pas pourquoi il transpire. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage, sous ses bras. Pourtant il n'a pas chaud. Il sent le froid à l'intérieur de son corps. Il sent la mort.

Il arrive chez lui, monte dans sa chambre se changer. Sa mère regarde des reconstitutions de crimes célèbres à la télévision.

Elle est contente, il est à l'heure ce soir.

« C'est bien mon petit Louis. Tu as pensé à ta maman ce soir. Tu vois, je ne me suis presque pas inquiétée.

Le lendemain il se lève à midi, émergeant difficilement d'un sommeil peuplé de cauchemars. Après le repas, sa mère lui montre un gros titre dans le journal du jour.

Encore un drame de l'immigration

« Tiens, t'as qu'à le lire pendant que je fais la vaisselle. »

« Des sans-abris d'origine africaine ont agressé une jeune fille, sans raison apparente. Ils lui ont fracassé le visage avec un pavé qui a été retrouvé à proximité de son corps. Malgré de profondes et multiples blessures au visage, les médecins de réanimation disent qu'elle va survivre. Elle restera cependant défigurée à jamais, et ne pourra plus parler. Mais il semble qu'elle ait pu voir le visage de son agresseur. La police l'interrogera dès qu'elle sera en état de s'exprimer par écrit. Une dizaine de suspects, tous d'origine africaine, ont été interpellés. Ils sont actuellement en garde à vue. Certains sont sous Obligation de Quitter le Territoire Français. Ils seront expulsés dès que l'enquête aura abouti.

Une manifestation spontanée contre l'insécurité, a eu lieu dès ce matin devant le tribunal et a rassemblé environ trois cent personnes.

Les principaux slogans affichés par les manifestants étaient :

« Aucune régularisation pour les étrangers » « Migrants dehors ! » « Migrants assassins ! »

Les Compagnies Républicaines de Sécurité sont intervenues pour les disperser. Une marche blanche est prévue la semaine prochaine. »

« Non mais quelle époque Louis ! Tu te rends compte ? Décidément, on est plus en sécurité avec tous ces étrangers qui rôdent. Tu vois, quand je te dis de faire attention. Et de rentrer de bonne heure. Tu m'écoutes oui ? Et répond-moi quand je te parle, quand même ! »

Mais Louis n'est déjà plus là. La fenêtre grande ouverte laisse entrer le vent du nord. Le hurlement d'une femme en bas de l'immeuble retentit dans la cité.